

Mémoires du Congo

et du Ruanda-Urundi

n°18 Juin 2011

Les parcs nationaux menacés ?



Les femmes pionnières



Descente du Kwilu

Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO
ET DU RUANDA-URUNDI

Périodique n° 18 - Juin 2011

Photo de couverture (Parcs) : Thierry Bodson
Masques de couverture : Musée de Tervuren,
In "Songye". Photos R. Asselberghs.

Qui ne connaissait Mère Mathilde à Bukavu ?

Cette religieuse du Pensionnat de la Sainte Famille était célèbre dans tout le Kivu, non seulement parmi les nombreuses écolières et pensionnaires de l'Institut, mais aussi auprès de beaucoup de familles et d'amis.
Dynamique, accueillante, vive et compétente, elle a marqué des générations de jeunes filles et était une "figure" remarquable de la "perle" du Kivu.
C'est à 101 ans qu'elle vient de nous quitter et ses jeunes élèves des années cinquante, certainement, s'en souviendront avec émotion.

■ Marie-Madeleine Arnold

Cotisations

L'Asbl "Mémoires du Congo" a besoin de votre générosité pour poursuivre ses activités. Nous remercions nos membres qui, chaque année, nous apportent un appui financier par le règlement de leur cotisation. Pour cette année 2011, nous nous permettons de rappeler à chacun d'entre vous le paiement de la cotisation annuelle, ce que, nous l'espérons, vous ferez volontiers. Soyez en tous remerciés d'avance.

Le mot du Président



Les avis, les opinions et parfois les émotions qui s'expriment au sein des instances et réunions de notre association sont parfois contrastés.
Ils sont l'expression d'une vitalité et d'un engagement jamais démentis pour que soit mieux connue une époque coloniale belge avec ses hauts et ses bas, qui sont louangés ou dénigrés mais qui ne peuvent laisser indifférent.

C'est durant cette période en effet que la Belgique a joué un rôle important dans le concert des nations et joui d'un poids économique ainsi que d'un prestige international de premier plan. Sans doute était-ce là le fruit d'une cohérence ou d'une cohésion nationale qui hélas n'existe plus ou, à tout le moins, est en phase de dilution avancée au niveau belge.

Toujours est-il que cela a permis pendant longtemps à la Belgique d'être parmi les pays les plus avancés et les plus prospères de son temps, d' offrir en même temps aux populations congolaises des conditions de santé, d'éducation et de progrès économiques souvent considérées comme les plus remarquables du continent africain et, enfin, de jeter les bases géographiques, culturelles et économiques de ce qui sera un jour prochain, j'en ai l' intime conviction, une des grandes puissances du continent africain.

Il y a eu, bien sûr les conséquences souvent dramatiques d'une indépendance mal préparée, d'une gestion locale et d'une coopération internationale parfois inadéquates dont ce grand pays continue à souffrir en partie aujourd'hui.

Ce qui importe et ce à quoi mémoires du Congo et sa consœur Africa Getuigenissen doivent contribuer, c'est à dire apporter, au travers des multiples témoignages déjà recueillis ou encore à recueillir, la matière qui permette de mieux comprendre non seulement les réalités du moment mais aussi les enchaînements critiques de l'histoire qui ont conduit aux situations présentes tant au niveau congolais que belge. L'histoire, par définition, n'est pas un processus figé mais un enchaînement continu, plus ou moins heureux, de circonstances, d'actions et de réactions.

C' est pourquoi je suis convaincu qu'il est temps pour MDC non seulement d'accélérer le processus de collecte des témoignages de l'époque coloniale mais aussi, en complément, de recueillir les témoignages congolais, burundais, rwandais et belges des périodes d'après les indépendances, de la naissance et des transformations de ce qu'a été la coopération belge sous ses multiples formes et à ses divers niveaux publics ou privés.
Ce faisant, MDC doit collaborer de manière de plus en plus étroite avec les autres organisations et institutions tournées vers l'Afrique. Notre association doit contribuer à la valorisation aussi bien de la mémoire que de l'expertise belge actuelle sur l'Afrique.
Je pense aussi qu'une implication progressive mais résolue des diasporas congolaises, rwandaises et burundaises en Belgique est souhaitable.
Enfin il nous reste à espérer que la requête conjointe introduite en 2010, à l'initiative de MDC par les principales associations belges comme le CRAOM et l'UROME, soit mise sur pied en Afrique (en RDC, au Rwanda et au Burundi) et qu'une Fondation de la Mémoire et de l' Amitié, dotée de ressources modestes mais significatives, soit prise en considération par un prochain gouvernement de plein exercice. Une telle initiative devrait permettre de maintenir vivace dans chacun des pays concernés une mémoire aussi objective que possible de ce que furent les périodes coloniale et de coopération avec la Belgique.
Ce n'est qu'ainsi que la Belgique pourra valoriser et réconcilier de manière optimale et durable les expériences de la période coloniale avec les besoins d'un partenariat d'avenir mutuellement profitable, basé sur la compréhension, l'intérêt et le respect mutuel.

■ Paul Frix

Evénements

Dépôt des témoignages au MRAC

Le 24 janvier 2008, les membres du Conseil d'administration remettaient à Monsieur Guido Grijseels, Directeur du Musée Royal d'Afrique Centrale, les cinquante premiers témoignages enregistrés par notre association.

Paul Frix, Président, Françine le Jeune, vice-Présidente, Guy Lambrette, Trésorier, Guido Bosteels étaient témoins de ce legs de Paul Vannès, Administrateur délégué, cédant ces DVD, fruit du travail réalisé par les membres actifs de MdeC à Guido Grijseels.

En ce mois de juin 2011, un nouveau lot de cinquante témoignages devrait être remis au MRAC.

Pour chacun de ces cents premiers témoignages, nous joindrons également l'analyse et grâce à un travail de longue haleine la transcription faite et dactylographiée par N. Evrard. Ce dossier comprend aussi les fiches d'identifications et les conventions de cession à notre association, signées par les auteurs et qui ont été digitalisées par M. de Schlippe.

La remise des cent dossiers suivants est envisageable dans le courant du premier semestre de 2012.

Pour rappel, depuis le début de notre activité, nous avons dû adapter nos supports informatiques par trois fois, afin de pérenniser l'information recueillie. Cette tâche est répétitive car les innovations technologiques n'ont aucune entrave. Elles suscitent de nouveaux supports, de nouveaux lecteurs, le matériel précédemment acquis étant rapidement devenu obsolète

■ Paul Vannès
Photos : Gaston De Ridder





In memoriam

Isabelle Liesenborghs

Comment j'imaginais ma grand-mère



Isabelle Liesenborghs : 1934 - 2011

La première image qui me vient est celle d'une dame en maillot une pièce, jaune, assise sur le bord d'un voilier, tenant un ananas.
Ce souvenir de bonne-maman remonte probablement à la maternelle. Alors que d'autres appellent leur grand-mère "Bonne-Mamy, grand-mère ou Granny", chez les petits Gautier, on différenciait nos bonnes-mamans par le nom de leur ville. Ainsi, nous avions "bonne-maman de Louvain" et … "bonne-maman des Îles". Ce nom est resté jusqu'aujourd'hui.
Vinrent les primaires, la jungle. Les récréations, faites d'échanges verbaux, plutôt violents, sur la couleur de nos cartables, la taille des lunettes de l'intello de la classe, et j'en passe et des meilleures. Un seul moyen de couper court aux conversations et gagner le statut de Roi de la récré, la fameuse réplique : "mon père, il est policier !" Imparable. Heureusement, et ça m'a sauvé plus d'une fois, j'avais ma botte secrète, la réponse qui clouerait le bec à tous mes vilains camarades : "Ah ouai ? Ben ma grand-mère, elle nage avec des requins !" Croyez-moi, c'est dans un silence admiratif et envieux que je savourais ma victoire…
Puis l'adolescence, et les vendredis soirs où elle nous faisait regarder Thalassa. Les fois où elle a recousu mes robes de bal.

Isabelle n'était pas une femme "ordinaire". Oh bien sûr, elle faisait aussi des choses plus communes comme cuisiner des plats succulents, rafistoler les fleurs de notre jardin quand elle passait l'après-midi, ou parler des heures au téléphone.

Tout ça, elle le faisait entre deux traversées, entre deux cours de peinture, entre deux plongées dans des mers du sud, entre ses après-midi d'écriture du livre auquel elle a consacré deux années de sa vie, une histoire, un souvenir qu'elle nous a laissés parmi les coquillages et autres trésors.

Ce que nous retiendrons d'elle c'est probablement sa soif de liberté et sa curiosité intellectuelle ainsi que son désir de partager ses nombreux savoirs et expériences avec quiconque voulait bien l'écouter.

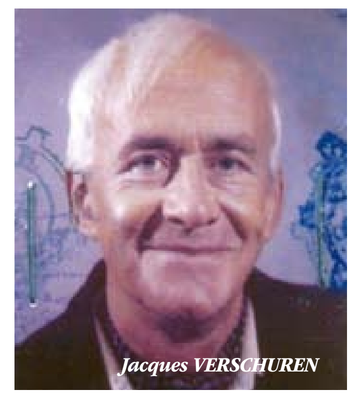
■ Stéphanie Gautier,
sa petite fille

Au terme d'une vie passionnante, Isabelle nous a quittés.
Comme le souligne sa petite-fille Stéphanie, "Bonne-maman des îles qui nageait avec les requins" n'était pas une femme ordinaire.
De son enfance au Katanga où elle est née en 1934, elle nous a laissé le souvenir de l'aventure vécue par son père dans le petit village des saliniers de Nguba.
Son livre "Les Fondeurs de Cuivre du Katanga" nous conte le rôle déterminant joué par Charles-Henri Liesenborghs, son père, dans la sauvegarde de techniques qui remontent aux premiers âges de la métallurgie.

Bien des choses lui restaient à nous dire. Le temps ne lui en a pas été donné. Demeure sa mémoire. Elle nous est chère.

■ André Vleurinck.

Les parcs nationaux sont-ils menacés ?


Jacques VERSCHUREN

Les parc nationaux figurent parmi les plus belles réalisations de la Belgique au Congo. Si le parc de Yellowstone aux USA fut le plus ancien de la planète (1872), le Parc Albert du Congo belge est le vétéran des réserves africaines. Il fut très bien géré jusqu'en 1960.

Les pessimistes imaginèrent qu'il constituerait la première victime de l'Indépendance, comme l'INEAC et l'IRSAC. Ce ne fut pas le cas, grâce au courage des gardes qui «moururent pour les éléphants» (cent à deux cents).

A l'initiative du Roi Albert, le parc de ce nom fut créé en 1925 et s'agrandit jusqu'à atteindre une superficie égale au quart de la Belgique, incluant presque tous les biotopes africains, depuis les glaciers jusqu'à la forêt équatoriale. Suivirent les créations des autres parcs : Garamba, Upemba et Kagera (Ruanda).
La conservation était intégrale, avec priorité à la faune et la flore, tout en insistant sur la recherche scientifique.
En juillet 1960, la pagaille s'installa dans les réserves, comme ailleurs au Congo, mais les gardes ne se mutinèrent pas et furent souvent héroïques, comme les conservateurs belges et congolais.
Si le Parc Albert avait sombré en 1960, toute la conservation naturelle des réserves aurait pu disparaître, par contagion, dans toute l'Afrique.
Les Parcs stagnèrent jusqu'en 1970, lorsque un certain Maréchal nomma le signataire de cette note Directeur général avec pleins pouvoirs. Celui-ci put ainsi en tripler la surface, incluant le Parc de la Salonga, la plus vaste réserve de forêt équatoriale de la planète.
Après 1975, les réserves connurent les pires problèmes et souffrirent de la guerre civile : braconnage par des mutins et des étrangers, pêche illégale, pillage généralisé. Un exemple: en 1960 (conservateur Mr Ory), il y avait mille à mille trois cents rhinocéros blancs du Nord à la Garamba, une espèce bien distincte.
Aujourd'hui, il en reste zéro ! L'espèce est éteinte… Ce qui ne semble guère préoccuper les organismes internationaux de conservation. Cela constitue cependant l'extinction majeure d'une race animale après celle du mammouth, que l'on tente maintenant de cloner. Seul bémol positif : la survie des fameux gorilles de montagne qui, répartis sur trois pays, ont vu leurs effectifs augmenter légèrement. Ils sont aujourd'hui environ huit cents.
Des interventions nationales permettent, depuis 2011, le maintien de ce patrimoine de l'UNESCO.
Tout récemment, une menace majeure risque de détruire le Parc des Virunga, ce joyau de la nature : les forages et l'exploitation du pétrole au cœur de la réserve, sont une menace comparable à celle du Serengeti en Tanzanie, où une gigantesque autoroute pourrait scinder la plus grande réserve animale du monde (deux millions d'animaux).
Puissions-nous espérer, espoir ténu mais réel, que les autorités de la RDC renoncent à cette exploitation pétrolière néfaste et que le plus bel ensemble naturel de la terre soit sauvé "in extremis".

Dr Jacques VERSCHUREN
Ancien Directeur général des Parcs du Congo
Photos couleurs de Thierry Bodson




Rhinoceros blanc dans le parc de la Garamba


Volcan actif

La plaine de la Rwindi

Centres de recherche au Congo belge
la vérité aux deux visages

Bien que généralement considérés comme des organismes à vocation philanthropique, il nous arrive d'entendre rappeler que nombre de Centres de Recherche au Congo avaient pour mission première de travailler pour des entreprises avant que d'oeuvrer au développement du pays et de ses habitants.
De ces assertions apparemment contradictoires, que nous faut-il retenir ?

Sachant qu'en ce domaine, comme en mille autres, la réalité n'est que très rarement aussi belle qu'on le voudrait, ni aussi laide qu'on le craint, ne devrions-nous pas rechercher aux faits l'interprétation largement nuancée qu'ils méritent ?

D'évidence, à l'origine, des instituts de recherche ont été créés pour permettre la rentabilité d'entreprises industrielles. Mais imaginer que les promoteurs de ces centres n'aient pas prévu que la réussite de leur projet allait aussi entraîner le développement du pays et donc celui de ses habitants, paraît difficilement crédible.

Affirmer en outre que les chercheurs et scientifiques de ces centres allaient tous, docilement se conformer à des directives exclusivement mercantiles de commanditaires intéressés, l'est encore beaucoup moins. D'innombrables exemples, partout au Congo et ce, bien avant 1950, sont là pour le démontrer.
En 1928, un jeune agronome est embauché par la Compagnie de l'Uele qui l'envoie dans l'extrême Nord-Est de la colonie pour y établir et gérer deux plantations de caféiers. Cet ingénieur, Pierre de Schlippe, né en Russie dans



INEAC Bambesa : expérimentation sur le terrain



Etangs de pisciculture à Bambesa

une famille de lointaine origine allemande, après des études secondaires en Allemagne où l'ont chassé les soviets, a obtenu son diplôme d'agronome à Gembloux. En l'attente d'une situation, il a complété son bagage à Paris par une spécialisation en agronomie tropicale dans le domaine particulier de la sélection des plantes.
Aux frontières du Soudan, il ne se contente pas de cultiver, récolter, usiner, transporter et commercialiser les produits de ses plantations.
Attaché aux mieux-être de ses 400 travailleurs et leurs familles, il leur assure, en matière de logement et alimentation, des conditions largement supérieures à celles de leur environnement rural. A ces mesures sanitaires de base, il ajoute l'instruction professionnelle et même, avec l'aide de son épouse, l'écolage des enfants, l'éducation féminine et les premiers soins médicaux.
Homme de science autant que d'action, il se lance dans l'étude des milieux botaniques de la région : inventaire des sites cultivés ou cultivables ; relevé des îlots résiduels primitifs et recherche des moyens de les protéger tant pour leur préservation végétale que pour celle de la faune qu'ils abritent ; échanges scientifiques avec l'INEAC, avec des botanistes et agronomes anglais du Soudan et même avec les responsables du Parc de la Garamba ; étude des méthodes agricoles traditionnelles et recherche des possibilités d'amélioration…
Le besoin d'informations relatives aux méthodes agricoles traditionnelles l'amène à développer les contacts avec les responsables coutumiers. Le polyglotte qu'il est (il parle russe, allemand, français, anglais), maîtrise rapidement le lingala véhiculaire et le pazande. Ses relations avec les grands chefs azande de la région finiront par faire de lui leur conseiller en matière agricole. Le titre de BADRIO, le hibou symbole de sagesse, lui sera conféré peu après son arrivée dans la région.

Mais la grande crise des années trente s'est abattue sur le Congo où nombre d'entreprises disparaissent. Celles qui survivent n'y réussissent qu'au prix d'énormes réductions de personnel. La Compagnie de l'Uele rapatrie ses agents européens … ou cesse de les payer. Sans traitement pendant 6 mois, Pierre de Schlippe tient le coup et demeure à son poste. Son obstination finira par sauver les plantations, ses travailleurs et ses recherches. Il lui faudra cependant encore attendre des années avant que lui soit alloué, en 1936, un premier congé.
A son retour, il poursuit ses études et développe ses relations scientifiques jusqu'à établir à Kurukwata une sous-station d'essai INEAC et un petit observatoire météo.

Lorsqu'il en sera informé, son employeur, décidément plus préoccupé de rentabilité que de développement, en prendra prétexte pour réduire son personnel expatrié et donc les frais d'exploitation.
Aussi, lorsqu'en 1948, les Anglais lui proposent la direction d'une station de recherche agronomi-



Culture en couloirs à Bambesa



Les agronomes belges et anglais sur les rives de l'UELE

que au Sud Soudan, Pierre de Schlippe quitte-t-il la Compagnie de l'Uele dont il demeure cependant conseiller-administrateur.

Il s'installe alors à Yambio où il peut se consacrer entièrement à ses études. Il y décrira l'agriculture itinérante au pays des Azande dans un livre célèbre : "Shifting cultivation in Africa, The Zande System of Agriculture"» …

A l'indépendance du Soudan en 1954, il rentre en Europe où il poursuit une œuvre scientifique qui lui vaut l'Academic Diploma in Colonial Studies de l'Université de Londres. Maître de conférence et conseiller scientifique d'organismes internationaux, il travaille pour la FAO à Rome, l'OCDE à Paris, l'Agricultural Economics Research Institute d'Oxford, l'Institute of Social Studies de La Haye et le CEMUBAC à Bruxelles.
Le CEMUBAC lui confie une mission de recherche au Rwanda en 1958, puis une autre au Congo, l'année suivante.
C'est à Isiro, dans cet Uele où il a tant travaillé, qu'il est décédé en 1960.
Lorsqu'on se souvient que c'est au service d'une entreprise coloniale qu'il y était venu trente-deux ans auparavant, ce rappel nous ramène à une pensée du docteur Lapeyssonnie qui, dans son livre "La médecine coloniale", soulignait : "On ne comprendrait rien au phénomène de la colonisation … si l'on ne tenait pas compte du grand mouvement vers le progrès qui se produisit à la fin du XIXe siècle en même temps que l'expansion coloniale. Ces deux grands faits de société sont contemporains et identiques dans leur nature : apporter à ceux qui en sont démunis les bienfaits de la civilisation".
Dans le cas de Pierre de Schlippe, plutôt que de "civilisation", terme trop vaste et, hélas, injustement galvaudé, je préciserais en spécifiant : "les bienfaits de la science au service de l'homme et du monde qui l'entoure".
Mises à part les aspirations humanitaires de certains de leurs agents, les sociétés coloniales n'avaient-elles pas intérêt à promouvoir, outre les conditions d'existence de leur personnel africain, la formation professionnelle des plus habiles et même le développement intelletuel des plus doués ?
Si nombre de ces entreprises s'y sont attelées, ce ne fut pas sans mal tant étaient énormes les difficultés matérielles dans des pays où tout était à faire.
Tant étaient grandes également les réticences humaines et politiques que de telles initiatives devaient entraîner !

André Vleurinck

Les photos ont été réalisées par Pierre de Schlippe, notamment lors de la visite, en 1952, d'agronomes anglais du Soudan à leurs homologues belges de l'INEAC à Bambesa dans l'Uele. Cinq journées d'échange entre scientifiques des deux côtés de la frontière sur des sujets tels que l'étude de l'érosion des sols, la culture en couloir, les étangs de pisciculture et les centres sociaux.



Le centre social de Bambesa



Visiteurs anglais devant le gite d'étape de Bambesa

Le Frère Justin Gillet et son célèbre Jardin Botanique de Kisantu

Nul ne voudra contester qu'un des plus beaux joyaux de la présence belge au Congo est le Jardin Botanique de Kisantu dans le territoire de Madimba au Bas-Congo. Comme tout le monde le sait, ce jardin s'identifie à un seul homme, le Frère Jésuite Justin Gillet

Ce génial fils d'agriculteur, né en 1866 à Paliseul, qui n'avait jamais d'autres bancs scolaires que ceux de l'école primaire, avait commencé sa vie religieuse comme infirmier dans un collège à Namur.
En 1893 il met pour la première fois le pied sur le sol congolais, où il collabore d'abord à l'établissement de la première mission jésuite dans le Kwango. C'est en 1899 qu'il arrive à Kisantu, où il perçoit aussitôt la nécessité d'améliorer le régime alimentaire des populations locales en favorisant la production agricole et horticole. A cet effet, il doit, avant toute autre chose, assainir une région marécageuse en construisant des digues et en mettant en œuvre un système d'irrigation.
Hormis l'acclimatation de fruits et légumes européens, il se consacre à la culture et à l'amélioration des plantes tropicales, telles qu'une variété du bananier, qui porte d'ailleurs son nom et une sorte de manioc doux, importé des Indes hollandaises. Cette dernière variété connut un grand succès et fit également son chemin dans les pays environnants.
Dès 1920, il entame des expériences avec du riz asiatique, une culture qui s'est rapidement répandue dans le pays. Par ailleurs, il s'intéresse aux plantes ornementales, telles que l'orchidée africaine.
Le nombre de spécimens botaniques qu'il a expédiés en Belgique et ailleurs dans le monde est estimé à quelque 6.000, ce qui lui a permis d'entrer en contact avec de grands jardins botaniques, notamment à Rio de Janeiro, Bombay, Calcutta et Buitenzorg en Inde hollandaise.



Le frère Justin Gillet (photo Wikipedia)

En 1927 parut déjà son troisième catalogue de plantes élevées à Kisantu, contenant pas moins de 1.700 dénominations.

D'illustres visiteurs ne tardèrent pas à trouver le chemin de Kisantu. Ce fut notamment le cas du couple royal Albert et Elisabeth. En 1908, on a d'ailleurs pu lire dans le journal "Le Peuple" l'éloge que l'homme d'Etat socialiste Emile Vandervelde n'hésita pas à faire de l'œuvre qu'il avait pu y admirer : "L'admirable jardin qu'un savant très humble, le Frère Gillet, cultive avec amour depuis de longues années et qui contient une collection merveilleuse de plantes tropicales."
Comme si toutes ces activités ne suffisaient pas, Justin Gillet s'intéressa aussi à l'élevage : bovidés, moutons, chèvres, poules, canards, oies, cochons, rien n'était de trop pour lui, de manière à aider les missions à enrichir l'alimentation de la population congolaise.

Son dernier séjour en Belgique lui avait donné l'occasion de se familiariser avec l'activité horticole dans la région gantoise, où sa passion pour les plantes et les richesses de la nature, de même que son intarissable volubilité en ce domaine firent grosse impression. Toutefois, il avait fini par se trouver dépaysé sur sa propre terre natale et il aspirait ardemment à retrouver son environnement tropical et ses inséparables collaborateurs congolais.

L'un de ses visiteurs avait un jour qualifié de paradis le domaine que cet homme fabuleux était parvenu à créer. C'est aussi dans ce paradis même que le 22 juillet 1943 il a fini par trouver le repos éternel.

Après son décès, l'œuvre du Frère Justin Gillet fut continuée de manière méritoire par le Père H. Callens, mais comme il fallait le craindre, après 1960 des temps difficiles sont arrivés, plus particulièrement à la suite de la Zaïrianisation.

Les Pères Jésuites cédèrent le Jardin au Bureau présidentiel d'où il passa péniblement d'un ministère à l'autre. Les salaires n'étaient plus payés et le personnel y perdait son courage. Heureusement, la Coopération au développement suisse est intervenue in extrémis pour éviter le pire.

Un renouveau important s'est produit grâce à une intervention financière importante de l'Union européenne. Ce projet a été dirigé par le Jardin botanique de Meise en collaboration avec l'Institut Congolais des Jardins botaniques et le WWF.

Le 16 juin 2008 le Jardin rénové a été solennellement inauguré.

■ Guido Bosteels

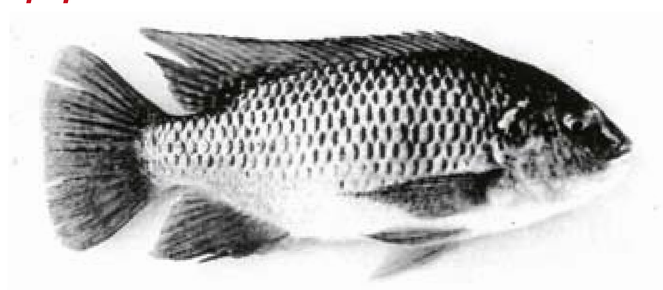
Pour en savoir d'avantage :
de Wildeman, E. : "J. Gillet et le jardin d'essai de Kisantu" (Bruxelles 1946)
de Lamine de Bex, R. : "Le Jardin Gillet" (Kisantu 1969)
Google (notamment Wikipedia)

Pêche et pisciculture

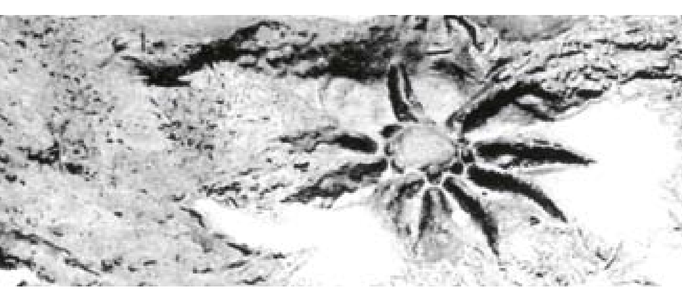
Si, de tout temps, les riverains de zones fluviales ou lacustres se nourrissaient abondamment du poisson qu'ils y pêchaient, cette ressource, faute de moyens de conservation et de transport, n'était pas accessible aux populations de l'intérieur.

Pour répondre aux besoins de ces dernières et leur fournir un apport alimentaire équilibré, les autorités coloniales, en apportant des moyens de conservation par salaison et réfrigération et en développant les communications, ont permis d'étendre considérablement la production et la distribution de ce précieux aliment.
Ainsi, au Katanga, la production de poisson frais qui, en 1940, s'élevait déjà à 5.870 tonnes, atteignait 18.000 tonnes en 1953.

Dans l'ensemble du Congo, la production des pêcheries intérieures était passée de 16.000 tonnes en 1946 à 145.000 en 1958.Considérant cependant que, même ainsi augmentés, les produits de cette pêche ne pourraient jamais répondre aux demandes des populations trop éloignées des biefs poissonneux, l'idée de recourir à la pisciculture était née dès la fin des années trente.
Avant la guerre, en Ituri, s'inspirant de travaux anglais au Kenya, Mr Chaidron avait réalisé l'élevage de tilapia en étangs et, au Ruanda, en 1939, le colonel Hackaers, directeur du Parc Albert, avait réussi l'introduction de tilapia dans le lac Muhazi.
En 1941, intéressé par les élevages du Dr Hey, initiateur en pisciculture dans la province du Cap, G. Dubois, le directeur général du Comité Spécial du Katanga (CSK), établit quelques étangs dans la ferme expérimentale du Keyberg à Elisabethville.
Dans ce noyau piscicole, complété par les petits étangs du Parc Heenen, C.P. Halain et Fl. Matagne, en 1943, entreprennent l'étude du projet avec des alevins amenés du lac Moero. Leurs essais, au cours desquels ne prolifèrent que des alevins de tilapia, démontrent l'intérêt de cette espèce.



Tilapia Melanopleura (photo Huet)



Nid de tilapia Macrochir, en forme de roue de chariot (Ø 1 à 3 m) construit par le tilapia au fond de l'étang (photo Huet)



Premier centre de pisciculture expérimentale au Parc Heenen d'Elisabethville



Les étangs de la Bussche à Elisabethville où ont été effectués les premiers essais de pisciculture industrielle intensive

En 1945, J. Bussche, un colon d'Elisabethville, aménage alors, à ses frais, un étang de 80 ares dans lequel il installe 2,2 kgs d'alevins de tilapias. Dix mois plus tard, l'élevage de ces poissons nourris de balayures de minoterie lui permet de récolter 2.200 kgs de tilapias !
Avec l'aide de l'Union Minière du Haut-Katanga, l'ELAKAT lui emboîte le pas en aménageant cinq étangs de ± 90 ares dans la vallée marécageuse de la ferme Wangermée. Ferme dans laquelle, en 1950, on récoltera, d'un étang de 1 hectare, 6.600 kgs de tilapias.

Début 1946, les autorités coloniales créent la Mission Piscicole du Katanga dont les membres, Halain, Huet, Hulot et De Bont, viennent organiser l'expérimentation piscicole. Leurs recherches confirment l'intérêt de deux variétés de tilapia : le Macrochir, mangeur de plancton et de déchets de toutes sortes (ménage, minoterie, brasserie…) et le Melanopleura, mangeur de végétation aussi bien aquatique que terrestre et dont l'élevage simultané est susceptible de fournir des rendements annuels de plusieurs tonnes à l'hectare.

Ces travaux mènent à la création, en 1947, de l'important centre d'étude et d'élevage de la Kipopo près d'Elisabethville. Sous l'impulsion du Fonds du Bien-Etre Indigène, les centres d'alevinage se multiplient au Katanga et il en est même créé au Lomami.

La Mission Piscicole du Katanga voit son rôle s'étendre à l'ensemble du territoire congolais avant de devenir, en 1949, le Service Piscicole du Congo. Deux autres stations de recherches pour les régions de forêt sont fondées : Yangambi et Bambesa.

Des centres d'alevinage et de démonstration sont installés dans chaque province du Congo ainsi qu'au Ruanda Urundi. Fin 1953, existaient au Katanga 302 étangs d'élevage.

Cinq ans plus tard, l'Afrique belge en comptait quelque 120.000 ! Les descendants des tilapia du Moero avaient essaimé partout en Afrique Centrale.
On en retrouvait même à Madagascar, au Brésil, en Belgique et jusqu'en Indonésie …

■ André Vleurinck

Bibliographie : La Lutte contre la Faim dans le Monde.
(C.P. Halain)

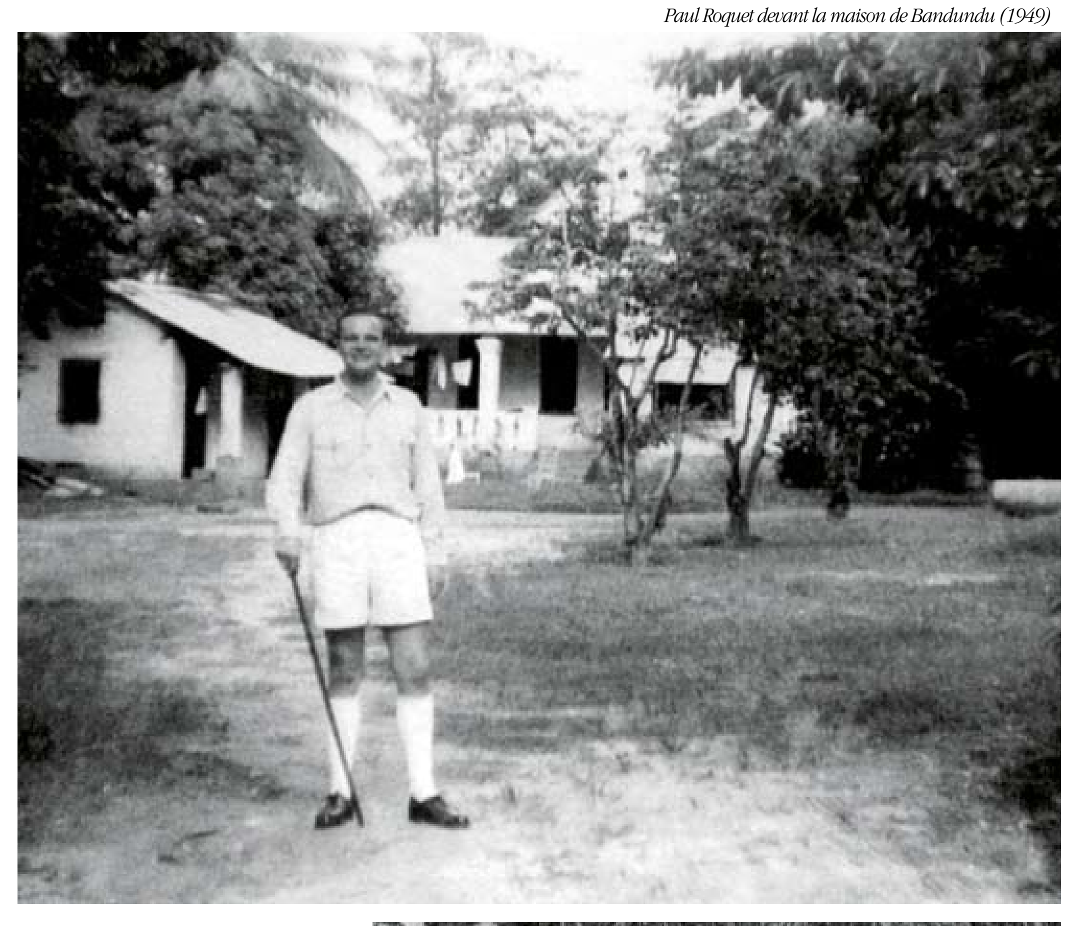
*"Ce que l'on garde pourrit.
Ce que l'on donne fleurit"*

Proverbe baoulé

La descente du Kwilu

***La décision tomba un après-midi de septembre 1949.
Je suis muté de Kikwit sur Kwilu pour Banningville à 600 kilomètres en aval d'un fleuve commun aux deux localités. La distance qui les sépare correspond à quelques miles près à la partie navigable du Kwilu dont on sait qu'il est un des affluents importants du grand fleuve Kasaï via l'énorme Kwa.***

Paul Roquet devant la maison de Bandundu (1949)



Kikwit, que je dois quitter avec regret, est une charmante petite ville congolaise où, à l'époque (1949), un bon millier d'Européens sont installés tout au long de la rive gauche du Kwilu sur plus de quatre kilomètres.
Sur les hauteurs de la ville et au-delà, la cité africaine a pris ses quartiers. Elle regroupe plus ou moins 150.000 habitants, la plupart des Bayansi, mais aussi des Bambala et autres Basongo.

Kikwit est une des têtes de ligne secondaire du transport fluvial de l'Otraco et de ses flotilles dites d'affluents. Celles-ci sont souvent des automotrices à version "vapeur". Elles demeureront d'actualité jusqu'en 1960 et au-delà.
La longueur des voyages sur ces lignes secondaires, les nombreuses escales, les difficultés d'approvisionnement en mazout sur le parcours, alors que le bois est abondant sur les rives, sont autant de raisons qui incitent à maintenir ce type de transport.







Hôpital de Bandundu.

Banningville. Factorerie (1949).

Une vieille "DELIVRANCE", un des premiers bateaux utilisés au Congo, à propulsion par roue motrice à aubes, vogue occasionnellement sur la ligne Banningville Kikwit.


Sur la rivière Kwilu

En 1949, à part de très rares religieux rejoignant leur mission et quelques colons en charge d'huileries isolées sur le parcours, aucun Européen n'emprunte encore la ligne secondaire Otraco du Kwilu. Elle n'est rentable que par le fret qu'elle transporte. Par contre, les Congolais font le plein à chaque escale. La longueur du temps de parcours (3 à 4 jours) entre Kikwit et Banningville n'incite plus les Européens à utiliser ce mode personnel de transport. Avec un bon pick-up ou une voiture américaine, on effectue la liaison par la route en une dizaine d'heures.
C'est pourtant le bateau que je choisis pour me rendre de Kikwit à Banningville. Et quel bateau !.. Le vieux rafiot d'un colon portugais, un antique "landing-craft" dépareillé que les Congolais appellent "le Toucoutouc" eu égard au bruit d'échappement pétaradant qui fuse de sa turbine. Le nom d'origine de cette carcasse ambulante flottante est "La Marina". Elle transporte en vrac la production fruitière des élaeis (noix, palmistes) du colon dont la pièce maîtresse de son huilerie a rendu l'âme, le contraignant à acheminer sa récolte par bateau vers les pressoirs des H.C.B. ou de la C.K.

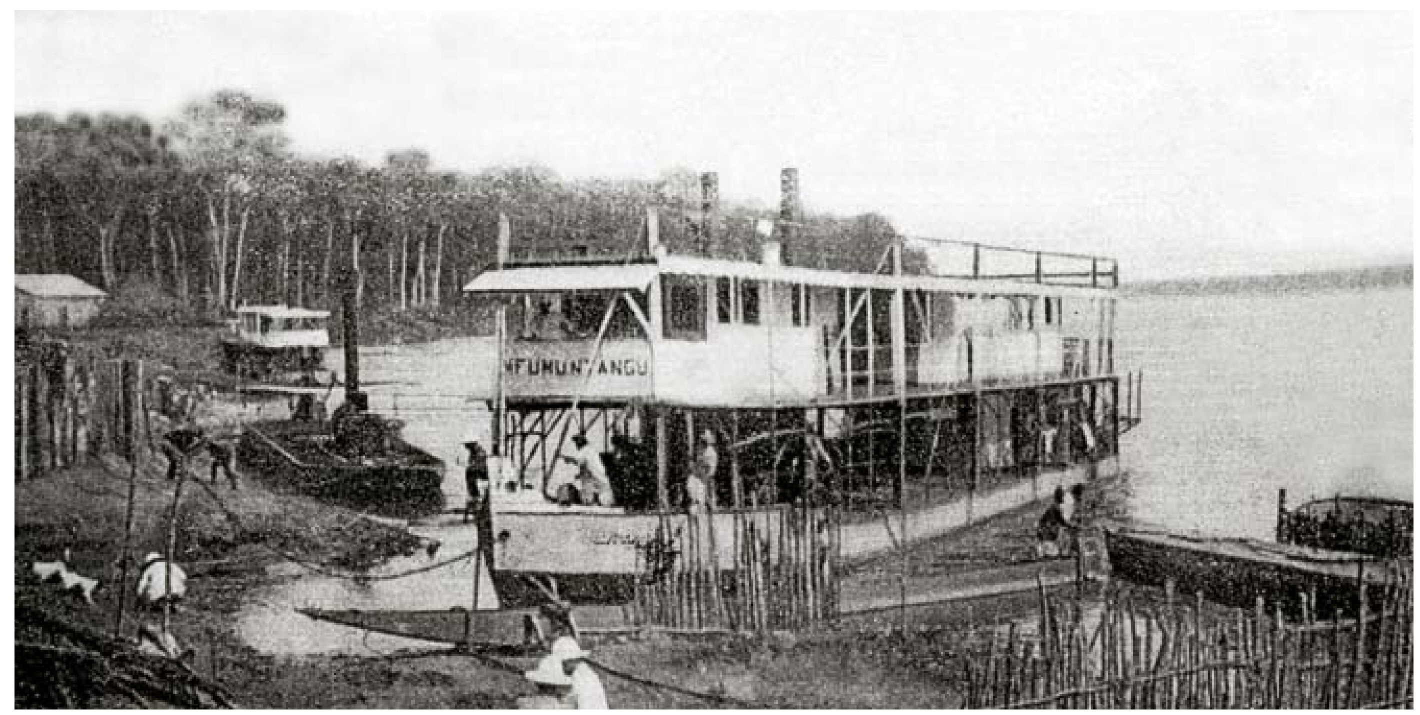
"La Marina" ne dispose que d'une cabine, celle du capitaine, en réalité un cabanon fait de quelques planches dont la toiture se résume à trois tôles ondulées. L'équipage se compose de six Bayansi. Deux d'entre eux armés de longues perches en bois et assis à l'extrême bord de la proue mesurent inlassablement la profondeur du fleuve pour éviter l'enlisement. Les autres sont affectés à la manœuvre.

Le capitaine, un retraité de l'Otraco à barbe grise, est un Muteke, une ethnie de pêcheurs du grand fleuve Congo.

Oui, c'est ainsi ! J'ai choisi de vivre quatre jours sur la Marina pour effectuer la descente du Kwilu, assis en tirailleur sur l'énorme tas de noix de palme qu'il transporte. Un choix dont ont tenté de me dissuader mes collègues à Kikwit, mais en vain. J'ai tout simplement une envie folle de vivre cette expérience. L'ai-je regretté ? En tous cas, j'en rêve encore. Pourtant 61 ans se sont écoulés depuis.

Je ne peux oublier le superbe décor des rives sauvages du fleuve dont la Marina m'offrait le film au ralenti. C'était extraordinaire : l'explosivité de la flore, la cirre, l'enchevêtrement des grandes plantes ligneuses accrochées aux arbres au feuillage extravagant dont les racines visibles émergent des eaux. Un régal pour les yeux : les palmeraies naturelles dont la croissance en retrait du lit du fleuve couvre les hauteurs de la berge.

La faune en 1949 n'est déjà plus intacte, mais quelques crocodiles font toujours la sieste sur les bancs de sable qui parfois séparent joliment le cours du fleuve en deux bras. Les hippopotames plongent à l'approche du "Toucoutouc" et émergent dans



Sur la rivière Kwilu

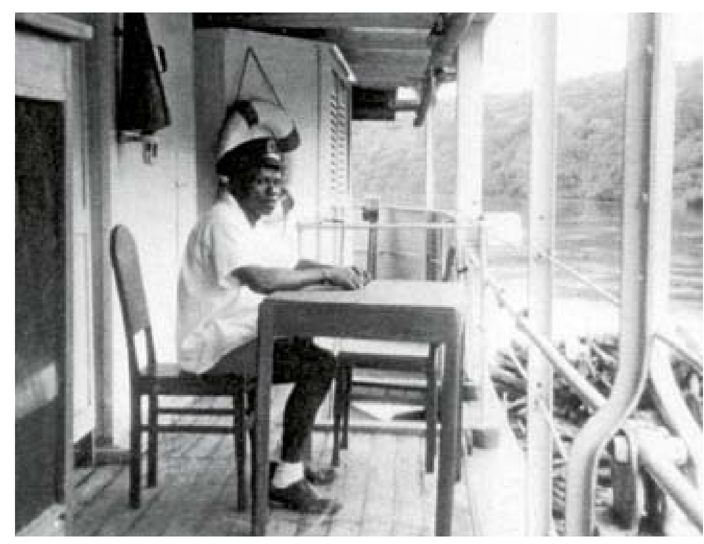




Photo du haut et ci-dessus : Mwanza, capitaine du Luxembourg

son sillage, la gueule largement ouverte comme s'ils s'esclaffaient. Au fond des criques, les éléphants se douchent en famille tandis que les pique-bœufs virevoltent autour et tentent de passer à table sur leur dos parasité.
Des légions de singes égaient les lieux de leurs acrobaties et de leurs cris paillards tandis que s'égaillent, effarouchées, des myriades d'oiseaux quand le capitaine facétieux de la Marina signale la présence de son bateau à coups de corne de brume.

Le spectacle est permanent, la chaleur aussi. Torride, le soleil darde ses rayons brûlants sur nos pauvres carcasses, mais aussi sur la masse de noix de palme de la cargaison. Elle diffuse des effluves acres et tenaces qui attirent la gent des arthropodes de toutes espèces.

Les orages se déchaînent chaque après-midi et les nuages d'un noir d'encre se déchirent en pluies diluviennes. Elles servent de douche naturelle aux sans abris de "La Marina". Quand le soleil réapparaît peu avant de se coucher, le "Toucoutouc" accoste la rive pour "faire du bois" et prendre ses quartiers pour la nuit. Oh nuits ! Je me souviens de celle passée à Mitshakila où, faute de mieux, j'ai trouvé refuge dans un dépôt de carburants des H.C.B. De celle de Kindia passée chez le colon portugais isolé en brousse pendant laquelle, tout en potinant, nous avons fait un sort à une dame-jeanne de Nabao (une dame-jeanne, c'est une fiasque), et celle à bord de "La Marina" dans un hamac improvisé passé à écouter la voix prenante du capitaine chanter une rengaine de l'époque en s'accompagnant sur un vieil accordéon à boutons. C'était d'un romantisme ! Une nuit hélas gâtée par une attaque en piqué de nuées de moustiques qui me suçaient le sang.

Le dernier jour de la descente avant l'arrivée à Banningville, le Kwango est venu marier ses eaux rougeâtres à celle du Kwilu. Dans les eaux troublées, le capitaine à pêché un énorme "capitaine" et l'a préparé à la mode Bateke, c'est-à-dire affreusement pimentée.

Je suis descendu de la Marina l'estomac en feu, pour me rendre à l'hôpital de Banningville, victime d'une crise de malaria.

Paul Roquet
Texte et photos



Bateau courrier "Le Luxembourg" sur le Kwilu

Des femmes pionnières,
la première Belge qui traversa l'Afrique

Quelle est la première Européenne qui traversa l'Afrique de part en part, de Mombasa à Boma ? Tout simplement une Belge, Madame Cabra, l'épouse d'un major au service de l'Etat indépendant du Congo.

Madame Cabra, jolie brunette, à la parole et à l'œil vifs, se rend en Afrique des 1903, durant sept mois. Elle accompagne son époux chargé de délimiter la frontière entre les territoires français et belge, au nord de Manyanga et à l'ouest de Brazzaville.

En 1905, elle repart avec son mari, qui doit mener une longue mission d'inspection dans la Province Orientale, la région de la Ruzizi et du Kivu. Le voyage durera dix-neuf mois. Ayant découvert le journal que tint, chaque jour, Madame Cabra, nous y avons trouvé maints détails intéressants.

Dans quel esprit notre compatriote voyage-t-elle ? Ni en exploratrice, ni en femme de sciences, ni, précise-t-elle, "en féministe étudiant la condition des Noires".

Son but ? "Suivre mon mari, sauf dans les camps et cantonnements militaires, puisque les règlements me l'interdisent". Les moyens de transport qu'empruntera Madame Cabra ? Les plus divers : bateau à vapeur, chemin de fer, mule, pirogue, hamac et, certes, ses deux pieds.

Le 10 avril 1905, le ménage quitte Bruxelles. Par Naples et Port Saïd, il gagne la Mer Rouge que balaye un vent terrible et ne peut débarquer à Aden, où une épidémie de peste interdit toute escale. Madame Cabra nous décrit alors Dar-es-Salam, qui est la capitale de l'Afrique Orientale allemande. La ville lui paraît belle. Y vivent 20.000 Noirs, des Européens, des Arabes, des Indiens. "La cité n'offre pas du tout l'aspect provisoire de Boma". A bord d'un minuscule vapeur, nos Belges arrivent à Zanzibar sans regret et, après une journée de navigation, atteignent Mombasa, déjà reliée par chemin de fer au lac Victoria. A Mombasa se côtoient toutes les races, tous les cultes, même celui du dieu Apis, dans un temple réservé aux Egyptiens.
Les mille kilomètres séparant Mombasa du lac Victoria sont franchis en 52 heures de train : wagon-lit, excellents buffets dans les gares. "Confort britannique", note Madame Cabra.

Elle apprend que, durant la construction de la ligne, des lions s'installaient dans les wagons, à la vive terreur des ouvriers indiens. Nairobi n'enchante pas Mme Cabra. Elle nous dit qu'y vivent cinq cents Européens, que les maisons au toit de tôle ondulée ne sont pas avenantes.

Une journée de navigation à bord du vapeur "Le Sybil" et c'est l'arrivée à Entebbe, capitale de l'Ouganda. C'est "la ville des roses, mais aussi la région de la maladie du sommeil, qui a transformé en désert des villages hier encore peuplés. Il n'y a plus un pêcheur sur le lac. Pour lutter contre ce fléau, un laboratoire fait des recherches sur les causes de la maladie, ici même, à Entebbe".

La traversée de l'Ouganda, du lac Victoria au lac Albert, exigera dix-sept jours. La caravane compte 200 porteurs, et le ménage Cabra, juché sur des mulets. Le paysage : la savane, la brousse, des arbres rabougris.

Madame Cabra

Madame Cabra et son mari au Congo



Le 28 juin 1905, voilà le major et sa femme discutant le prix de leur passage à bord du vapeur "La Koenia", qui doit les mener, à travers le lac Albert, au poste le plus avancé de l'Etat Indépendant du Congo : Mahagi qui, perché sur le roc, domine le débouché du Nil.
Ils y fêteront, le 1er juillet, l'anniversaire de la fondation de cet Etat, avant de gagner Irumu, plus au sud, en passant par les mines d'or de Kilo-Moto.
Trajet difficile, pistes souvent dangereuses, à peine tracées. Les populations sont méfiantes, farouches même, et on ne recrute pas aisément des porteurs. On dort sous la tente et on livre un combat quotidien aux punaises, aux moustiques, aux fourmis. Celles-là, Madame Cabra les déteste "Si je ne mets pas, le soir, mes bottes à l'abri, je n'en retrouverai, le matin, que les boucles."

A Kilo-Moto, notre vaillante Belge noue connaissance avec les Pygmées. Ces Bamboutis, nous dit-elle, sont les nutons de la forêt vierge. Petits, agiles, tout leur univers est proportionnel à leur taille : arcs minuscule, huttes miniatures, mais, précise Mme Cabra. "Ces hommes sont d'un courage extraordinaire et leur dignité m'impressionne".

L'arrivée à Irumu ? Un désastre. De violents orages et une tornade ont dévasté le poste. Il ne reste qu'à se rendre à Beni et à longer, par étapes, les contreforts du Ruwenzori.

Mais, à Kassindi, le périple de Mme Cabra risque de mal tourner.
"Dans ce poste", dit notre voyageuse, "sévissent des punaises qui inoculent une fièvre redoutable. Des cinq Européens, un seul est encore en vie. Je suis tombée malade pendant trois semaines et je tremblais de fièvre dans ma tente abritée sous un toit de paille."

Lorsqu'elle se remet, Mme Cabra atteint en cinq jours de pirogue la vallée de la Rutshuru et une région volcanique s'étendant jusqu'au lac Kivu. Mais la caravane doit faire un détour pour éviter les coulées de lave d'un cratère qui s'est soudain réveillé.
Lorsqu'ils arrivent à Uvira, nos Belges s'y offrent un repos bien mérité avant de s'embarquer, en mai 1906, sur le vapeur "Alexandre Delcommune", qui les mène à Baraka d'où ils devront traverser le Maniéma d'est en ouest jusqu'à Kasongo, sur le Lualaba.

Et Mme Cabra de raconter : "notre caravane se met en route dès 6 heures du matin. On plie les tentes, on range la vaisselle dans les cantines et on marche jusqu'à 8h30 dans un temps frais et parfois brouillardeux. A 11h00. la chaleur pèse et on fait étape dans des gîtes entourés de palissades.

La nuit, il faut entretenir un feu pour éloigner les fauves. Nos cuisiniers noirs sont très experts : avec une poule ou un morceau de chèvre et le contenu de nos conserves, ils nous préparent d'excellents repas.

Mon mari, à chaque étape, reçoit les chefs locaux qui, au cours de palabres, lui exposent leurs problèmes. Pendant ce temps, les négresses se pressent autour de moi pour contempler la "Bibi du Boula Matari". Ce qui les intéresse surtout : ma coiffure et mes vêtements. Le soir on nous offre des danses.

C'est en vingt-trois étapes ainsi ponctuées, que le Major Cabra et sa femme, par Kalemba, Niembo et Kabambare, arrivent au fleuve à Kasongo. Ils font, dans ce poste, la connaissance d'un Belge étonnant, M. Adler, qui s'était rendu, à pied, en émule de Livingstone, du Transvaal au Maniema.

Désormais, Mme Cabra va vivre la partie la plus agréable de son immense voyage.
Elle s'installe avec son mari sur une chaise longue dans une superbe pirogue et c'est au chant de quarante pagayeurs, célébrant les exploits de Dhanis et de Lothaire contre les esclavagistes, que nos compatriotes descendent le Lualaba jusqu'à Ponthierville.

Ils y trouveront la petite gare du chemin de fer des grands lacs, qui les conduira à Stanleyville où ils monteront à bord du vapeur "La Flandre".

A Stanleyville, Mme Cabra nous dit qu'elle a rencontré plusieurs ménages belges qui y sont très bien installés. Elle ajoute : "L'Européenne a une mission à assumer en Afrique. D'abord détendre les nerfs des Blancs, qui souffrent du climat et d'un fonctionnarisme outré.
Mais les Européennes doivent aussi aider les femmes noires et améliorer leur condition."

Malgré les aventures qu'elle vécut, Madame Cabra n'hésita pas, en racontant ses souvenirs en 1910, à conseiller aux femmes belges de se rendre comme elle dans cette Afrique qu'elle évoque en termes chaleureux.

Jo Gérard



A l' étape en 1905, en pleine Afrique

Demeures insolites
“Les Orchidées Rouges”

C’est en 1921 que Xavier Dierckx, le plus ancien colon-planteur du Kivu, commença la construction de cette grande et belle bâtisse en pierres blanches qu’il appela “Les Orchidées Rouges”, parce qu’il aimait passionnément ces fleurs délicates, allant jusqu’à en constituer une collection unique au monde de près de deux mille variétés. Les travaux durèrent deux ans, tous les matériaux devant être amenés en pirogue ou par portage, parfois de très loin !

Ayant combattu dans les rangs de la Force Publique durant la guerre de 14-18 et participé vaillamment aux campagnes victorieuses dans l’Est Africain, Xavier Dierckx fut séduit par les merveilleux paysages des régions entourant le lac Kivu et plus particulièrement par la presqu’île de Nyalukemba, où il décida de fixer sa demeure, connue dans tout le Congo à l’époque sous le nom de “Château Dierckx”.

Il y reçut de nombreux hôtes de marque. Dès 1925 le prince Léopold qui revint avec la princesse Astrid en 1932. Après la guerre de 40-45, ce furent successivement le prince Charles, Régent du Royaume, le roi Baudouin, le roi Leopold III avec la princesse Lilian et enfin, la reine Elisabeth.

C’était aussi un haut lieu de vie culturelle et sociale. Xavier Dierckx y accueillait des artistes et conférenciers lors de leurs tournées et y organisait des concerts de bienfaisance. En 1950, une réception y fut donnée en l’honneur du Général Olsen, fondateur du poste de Bukavu cinquante ans plus tôt. A ce moment, le livre d’or de cette magnifique demeure comptait déjà deux mille cinq cents signatures …

Parmi celles-ci, épinglons : l’Alliance Française avec Georges Duhamel, l’Opéra de Poche, le guitariste Nicolas Alfonso, les membres de l’Expédition belge de l’Antarctique, de l’Expédition du Kon-Tiki, le Père Dupeyrat, apôtre des Papous, le pianiste Eduardo del Puyo, la violoniste Lola Bobesco, le navigateur Alain



Les “Orchidées Rouges“ à Costermansville/Bukavu



Vue du jardin depuis le porche d’entrée

Vue sur le lac avec, sur l'autre rive, l'hôtel de la Ruzizi



Bombard, Peter Townsend, des stars de cinéma et du music-hall, comme Line Renaud et Charles Trenet, etc.

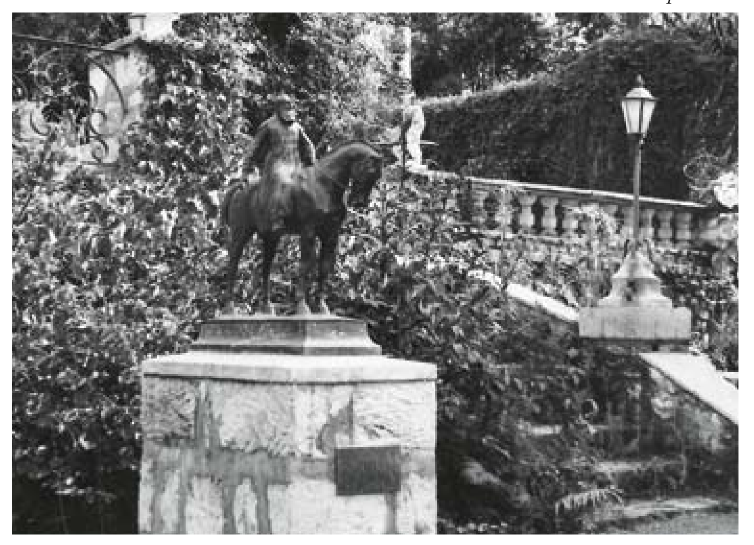
■ André de Maere d'Aertrycke

Source : Xavier Dierckx, "Quarante-cinq ans au Kivu" Ed. Clepsydre 1997
Photos : famille Dierckx



Vue sur le lac et la terrasse

Statue de Léopold II. Sur la plaque il y avait l'inscription : "N'oublions pas celui sans qui nous ne serions pas ici".





Les "Orchidées Rouges" à Bukavu

Kaposhi, la "Tour" des légendes africaines

Les légendes de la plupart des ethnies katangaises et zambiennes comportent des récits sur la construction d'une mystérieuse tour qui, comme celle de Babel, n'aurait pas mieux résisté à la folie des hommes ni aux ravages du temps.
C'est l'administrateur M. Grévisse qui, dans son étude sur "Les traditions historiques des Basanga et leurs voisins" (Bull. du CEPSI n° 2, 1946) nous en informe le mieux.

La légende des Babemba

A l'époque où les Babembas bordaient le Lualaba, ils étaient sous l'autorité de la Reine Mumbi Liulu, nièce de Leza (Dieu), tombée du ciel. Son mari, Mukulumpe exerçait l'autorité par délégation. Leurs fils conçurent le projet de construire une tour. Quand ce projet eut échoué, leur père, "poussé par son entourage et les devins", résolut de les faire mourir. N'y parvenant pas, il les humilia en leur imposant de basses besognes. Les fils refusèrent de se soumettre. Alors Mukulumpe s'en fut trouver la Reine et lui dit : "Retourne au village où tu es tombée du ciel car tes fils sont devenus fous". La Reine partit et mourut de chagrin. Désespéré, Mukulumpe fit la paix avec ses fils. Après quoi il leur intima l'ordre de se disperser. Mwati wa Mfwa partit au Luunda et y devint grand chef. Kazembe, Tshiti Mukulu et Nkole s'en furent vers l'Est.

La légende bemba ne dit pas pourquoi les fils de Mukulumpe songent à bâtir une tour. Les traditions des Basanga et de leurs voisins sont plus explicites.

Traditions des Bena Mitumba de Mwilu

Mununga Pande, l'ancêtre, partit de la rivière Luilu et se dirigea vers le Sud à la recherche d'un insigne de sa puissance. Il conçut le dessein de s'approprier la lune. Parvenu sur les bords du Lualaba, il vit, un soir la lune monter et se poser sur la cime du mont Katumbwana, situé au confluent du Lualaba et de la Mwalaba, véritable flèche au milieu des dômes que sont les montagnes de cette région.

Mununga Pande ne douta pas que l'endroit fut propice à la réalisation de ses désirs et il donna l'ordre de construire, sur le sommet du mont, une tour immense faite de pierres et de bois. La tour s'éleva vertigineusement mais, à l'insu de tous, un formidable travail de destruction s'opérait et, rongée par les insectes et par les eaux, elle s'abattit, tuant bon nombre de gens. Dépité, après d'autres essais, Munuga Pande reprit le chemin du retour.

Récit du chef Shamalenge et d'autres narrateurs katangais et zambiens

Il y a longtemps, un chef dont le nom nous est inconnu, fit construire sur le Katumbwana une immense tour dans l'intention de dérober la lune. Pour ce motif, il reçut le nom de Mununga Pande. La tour ayant basculé, Mununga Pande vit ses sujets s'éparpiller. Certains s'en allèrent dans le bassin du Zambèze, le nommé Kapeshi ka Mununga Pande notamment.

Le récit du successeur de Kapeshi a été noté par Melland dans son livre "In Witch-bound Africa", sous le titre de "Kapeshi's Folly".

Récit recueilli chez les Basanga de Pande

Jadis régnait un chef nommé Kiala. Un jour il conçut le projet de dérober la lune et de s'en faire un insigne. Il mit ses gens au travail et une construction en forme de tour s'éleva rapidement. Mais l'édifice s'écroula ...

Récit des notables de Kiembe (Recueilli par M. Marchal)

Il y a très longtemps, l'ancêtre du chef Pande, qui portait le nom de Kiala, donna l'ordre de construire une tour. Son neveu, Kiala le jeune, résolut de fuir avec sa sœur Mukolokamfishi. Ils prirent la direction du Sud et voyagèrent de longs jours. Un soir, ils atteignirent le village du chef Kiembe. Celui-ci épousa Mukolokamfishi et émigra vers le Nord, installant son monde dans le Ditemba. Puis il s'en fut chez Kiala. Le vieux chef vivait encore. Il continuait à déraisonner mais avait cependant abandonné le projet de s'emparer de la lune. Kiembe se présenta et tandis qu'il offrait plusieurs "mpande" (coquillages), il dit au chef : "La Lune et Dieu font un, cessez donc de la désirer. Je vous fais cadeau de ces mpande. Désormais, vous vous appellerez Mpande."

Les commentaires que M. Grévisse a laissés de ces légendes méritent l'attention des historiens de l'Afrique.

Il est curieux de trouver un ensemble de traditions se rapportant toutes à un même événement survenu à une même époque en des endroits que tous désignent comme proches du Lualaba.

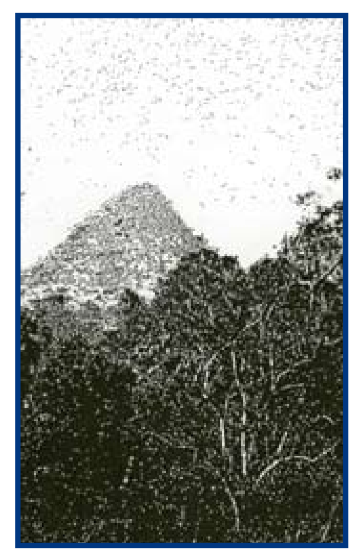
L'étonnement croît lorsque l'on apprend que ces événements, dits de "Kaposhi" (tour), font également partie des traditions des Bakaonde, des Balala, des Balamba, de beaucoup de lundaïsés, et (à l'ouest) des Bandembo, Balwena, Batshokwe etc. Aujourd'hui encore (1945), l'étranger est accueilli avec cordialité quand il affirme être un "Mwina Kaposhi".

Nous nous garderons d'affirmer que la construction d'une tour fut un événement historique antérieur à un mouvement de dispersion des populations installées à proximité du Haut-Lualaba.

Certains prétendent que ces histoires de "Tour de Babel" ne sont que le vague écho d'un enseignement donné par les premiers missionnaires …

Il n'en reste pas moins que des Africains se disent "Bena Kaposhi" alors que d'autres se défendent de l'être. Que de nombreux clans ou groupes rapportent à un événement dit "Kaposhi" leur migration, le titre ou le nom de leur chef. Et il est surprenant que les Lunda de la cour du Mwata Yamvo se refusent énergiquement d'être des Bena Kaposhi alors que la légende bemba cite Mwati wa Mfwa comme étant l'auteur de la construction

Il faut donc chercher dans ces traditions plus qu'un écho ou un lointain souvenir.



Pic Katumbwana dans la pénéplaine du Katanga méridional

Disons tout de suite que le Kaposhi des Tshokwe, Lwena et Ndembo se situe aux environs du lac de Dilolo.

Ayant eu lieu, croit-on, après la dispersion des Lunda, postérieure elle-même au mariage de Lweji avec Tshibinda Ilunga, il n'a rien de commun avec celui des Babemba.

Résoudre les énigmes de l'Histoire par des souvenirs légendaires peut paraître contestable. Nous le tenterons néanmoins parce que pareille tentative peut conduire à des résultats que nous laisserons au lecteur le soin de juger.

Que savons-nous des motifs invoqués pour la construction de ces tours ?

Si l'on se réfère aux légendes des Basanga et leurs voisins, le "Kaposhi" des Babemba avait pour but de permettre à de jeunes éléments de sang noble de décrocher la lune. Or, le R.P. Schmidt établit que, chez les populations à civilisation de type E, le pouvoir est entre les mains des femmes. Leur religion comporte la croyance à un Etre Suprême, la Lune, première Mère. L'organisa-

tion sociale et les idées religieuses étant en étroite collaboration, une révolution sociale est précédée ou suivie de modifications dans les croyances. Ne serait-ce pas là, la signification profonde du motif de la construction du "Kaposhi" des Babemba ?
De la part d'un homme, la tentative de "dérober la lune pour s'en faire un insigne digne de sa grandeur", peut signifier la négation de la transcendance de la lune, la négation de la prédominance de la femme.
Effectivement, suite aux agissements de ses fils, la Reine Mumbi, la nièce de Leza, s'en retourna au village où elle était tombée du ciel et mourut de chagrin. Le principe matriarcal était mort ! Tshiti Mukulu et Mwati wa Mfwa s'en furent à la tête de leurs gens.

Tshiti vers l'Est où il ira organiser les chefferies bemba et Mwati wa Mfwa vers l'Ouest en pays lunda.
Seul le premier se souvint de sa sœur, Kilufya, et la fit enlever en vue d'assurer, par elle, la transmission du pouvoir. Tshiti institua le matrilinéat chez les Babemba. Mwati wa Mfwa (qui semble être le chasseur Tshibinda Ilunga, époux de la Reine Lweji) réinstaura le patrilinéat chez les Lunda.
Ces études sur les modes de transmission du pouvoir chez les peuplades du Katanga et leurs voisins ont amené M. Grévisse à envisager les origines de la légende de Kaposhi dans la dislocation, au XVIe siècle, de grands ensembles ethniques primitifs.
On peut lire dans "La Nouvelle Histoire du Congo" (L'Harmatan, 2004) que "pendant la période coloniale, les historiens pensaient que les traditions orales ne pouvaient être considérées comme authentiques" et "qu'il fallut attendre les années 1960 pour voir J. Vansinna faire des recherches". Dès lors, on ne peut que se réjouir du souci des administrateurs, missionnaires et autres chercheurs de l'époque "coloniale" à recueillir des témoignages qui, aujourd'hui peut-être, seraient définitivement oubliés.
Tous ces précieux souvenirs sont heureusement, conservés et consultables aux archives du Musée Royal de l'Afrique Centrale à Tervuren.

■ André Vleurinck

Epinglé



A Kolwezi où il réside depuis plus d'un demi-siècle, Willem Boulanger, nostalgique de l'époque où les animaux sauvages peuplaient les grands espaces du Katanga, a entrepris d'y faire revivre une faune oubliée.
Son projet de Réserve animalière qui vise à constituer sur les plateaux de la Manika un espace clôturé de 16.000 hectares, sanctuaire protégé, où sera réintroduit l'essentiel de la merveilleuse faune qui la peuplait jadis, est en voie de réalisation.

Informations détaillées disponibles sur le site :
www.reserve-manika.be

Les amoureux de la nature peuvent participer à l'entreprise par un don au compte :
370-0292923-70.

Les contributions, mêmes les plus modestes, sont bienvenues.

■ André Vleurinck

Récompense



Julien Nyssens et son épouse, et Marie-Madeleine Arnold

Décorations

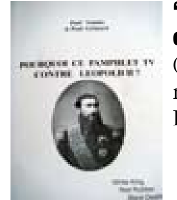
En cette période de l'histoire de notre pays, période floue s'il en est, il y en a qui remplissaient leurs hautes fonctions sans discontinuer. Je cite notre souverain Albert II parmi ceux-ci.
Ce court préambule pour porter à votre connaissance que le Roi a pris le temps ces jours derniers de signer l'Arrêté Royal relatif aux promotions dans les Ordres nationaux de compatriotes méritants.
Parmi ceux-ci, deux membres actifs, que dis-je, très actifs de notre association sont reconnus comme dignitaires de l'Ordre de Léopold II, Marie-Madeleine Arnold et Julien Nyssens, qui reçoivent la Croix d'Officier de l'Ordre de Léopold II.

■ Roger Gilson

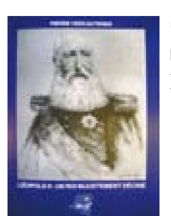
Médiathèque

LIVRES

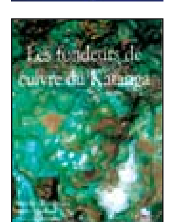
(Ajouter 5 € pour envoi par la poste. Cpte 310-1773520-58)



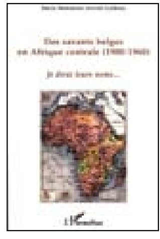
"Pourquoi ce pamphlet TV contre Léopold II ?"
(diverses correspondances rassemblées par P. Vannès et P. Grimard) **10 €**



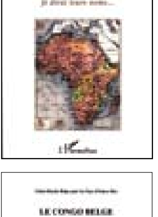
"Léopold II : un roi injustement décrié"
Pierre Vercauteren) **6 €**



"Les Fondeurs de Cuivre du Katanga"
(par Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck et joliment illustré par Marie de Schlippe **25 €**



"Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960) Je dirai leurs noms"
par M.M Arnold) **12 €**



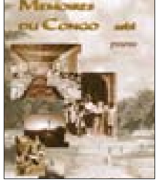
"Le Congo belge 1908 - 1960 52 années de travail et de Progrès" - "Belgisch Kongo 1908 - 1960 - 52 jaar arbeid en vooruitgang" rédigé par divers spécialistes. **6 €**



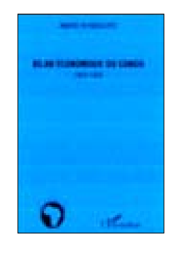
"Le Burundi, face à la Croix et à la Bannière"
Charles Baranyanka **30 €**



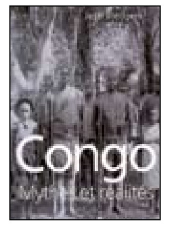
Mémoires du Congo présente un choix des meilleurs ouvrages de référence sur le Congo belge **6 €**



"Bortaï – La Campagne d'Abyssinie - 1941 "
Philippe Brousmiche
L'Harmattan, 299 p. ill., cartes, réédition **29 €**

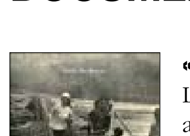


"Bilan Economique du Congo 1908-1960"
André Huybrechts
Un livre qui contient en chiffres et en commentaires tout l'extraordinaire épanouissement économique atteint en un demi-siècle au Congo Belge.
L'Harmattan 116 pp. **12,50 €**



"Congo : Mythes et Réalités"
(par Jean Stengers) **15 €**

FILMS ET DOCUMENTAIRES



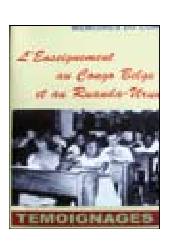
«Histoires de diamants»
La société Minière du Bécéka au Congo, par Odile De Bruyn. Depuis l'aventure des premiers prospecteurs de diamants dès 1909… **35 €**



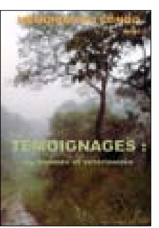
«Réalités congolaises»
par Robert Bodson
version en français, néerlandais et anglais sous le nom de "Close up" **10 €**



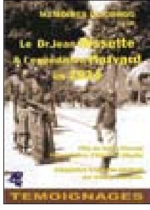
"Le Service Territorial"
Témoignages **10 €**



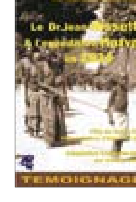
"L'Enseignement au Congo belge et au Ruanda-Urundi"
Témoignages **10 €**



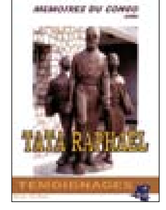
"Agronomes et Vétérinaires"
Témoignages **10 €**



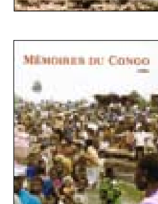
"L'onchocercose et l'expédition Harvard" **10 €**



"Tata Raphaël"
par les RR.PP. Joseph Bollen et Henri de la Kethulle **10 €**



"INEAC"
par MM.Compère, Jotrand et Van Leer **10 €**



"Témoignage de Georges Lambert" **10 €**



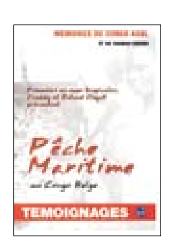
"Art pictural du Congo"
par Cl. Charlier **10 €**

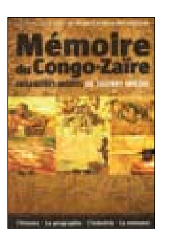


"MdC - 5e anniversaire"
(Histoire de Mémoires du Congo) **10 €**



"Pêche maritime "
Pionniers en eaux tropicales, F. et R. Duyck **10 €**





"Coffret de Thierry Michel"
6 DVD, 16 heures d'archives d'histoire, de géographie, de mémoire et sur l'industrie **85 €**

Une couverture sociale en dehors de l'espace économique européen?



CONDITIONS DE PARTICIPATION

1. Travailler en dehors de l'Espace Économique Européen et de la Suisse.
2. Etre ressortissant d'un Etat membre de l'Espace Economique Européen ou de la Suisse (autres nationalités sous certaines conditions)

COUVERTURE DE BASE

Assurance vieillesse et décès comprenant notamment
- une pension de retraite fondée sur la capitalisation
- une pension de survie au conjoint survivant et allocations d'orphelins

Assurance contre la maladie et l'invalidité avec allocations de remplacement et prise en charge de vos frais de soins de santé

Assurance différée des soins de santé (couverture gratuite sous conditions, notamment, de carrière, d'âge et de résidence)

COUVERTURES COMPLEMENTAIRES

- Assurance soins de santé vous prenant en charge dans le monde entier
- Assurance contre les accidents du travail*
- Assurance contre les accidents de la vie privée*

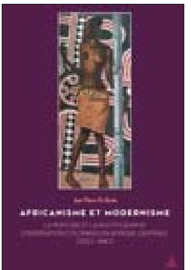
*avec allocations et prise en charge des frais de soins de santé liés à l'accident



www.ossom.be

Avenue Louise 194
1050 Bruxelles

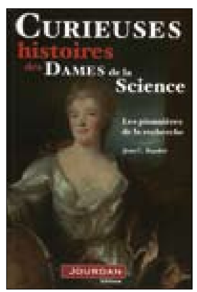
 +32 2 642 05 11
fax +32 2 642 05 59
Info@ossom.fgov.be



"Africanisme et modernisme"

Jean-Pierre De Rijke, préface de Marc Quaghebeur, 324pp. nombreuses ill. coul. et n/b., Ed. P.I.E. Peter Lang, coll. Histoire des Francophonies

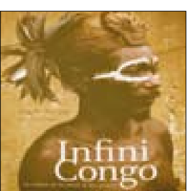
Cette version remaniée de la thèse soutenue par l'auteur en 2000, est consacrée à la peinture et la photographie d'inspiration coloniale en Afrique centrale (1920-1940).
Œuvre importante et de référence, qui souligne une fois de plus, dans ce domaine tellement significatif des arts plastiques, l'irréductible fascination qu'exerce l'Afrique noire sur l'Occident.
Car si les reproductions des œuvres peintes, de grande qualité, sont connues par d'autres publications consacrées à cette époque, les photos, elles, sont des documents précieux que l'on est heureux de découvrir.
Inépuisable sujet d'études et de palabres de toute espèce, l'Afrique noire suscitera encore beaucoup d'écrits passionnés et / ou passionnants, tandis que les coloniaux, grands supporters des artistes évoquant leur pays d'adoption (mais qui avait adopté l'autre ?) ont certainement participé, grâce à leur enthousiasme, à l'épanouissement de cet art, tellement évocateur.
Marie-Madeleine Arnold ■



"Curieuses histoires des dames de la science"

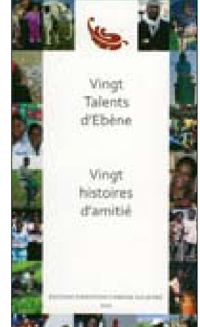
Jean C.Baudet, 320 pp. Ed. Jourdan, Bruxelles.

Une fois n'est pas coutume et certains lecteurs se diront " Que viennent faire des femmes de science (tiens ! il y en avait ?) dans une revue consacrée au Congo Belge. Et bien, oui. Cela se justifie.
Tout d'abord, l'auteur a vécu au Congo et au Burundi, où il a enseigné l'histoire de la philosophie et la science, ce qui lui accorde un droit de présence dans nos colonnes.
Ensuite, j'y ai trouvé l'histoire de Sophie Germain, cette jeune parisienne née en 1776 qui, à 19 ans, parvient à se procurer les cours de l'Ecole polytechnique, où les femmes n'étaient pas admises… Dans ses recherches, elle trouve une nouvelle formulation des nombres premiers. Nombres premiers ? Aussitôt lu, aussitôt me revient en mémoire le fameux os d'Ishango, (qui serait la première gravure des nombres premiers, datant d'il y a vingt mille ans) découvert par le Belge Jean de Heinzelein de Braucourt au Kivu, et qui trône au Musée des Sciences naturelles à Bruxelles. Ensuite Marie Leakey, que tout le monde connaît, ou presque, et qui découvrit en 1959, avec son mari Louis Leakey, les restes de notre commun ancêtre humain - un Africain – vieux, lui, de deux millions d'années.
Voici donc au moins trois raisons d'accueillir ce livre dans nos pages, d'autant plus qu'il rend hommage à une série de femmes de science, jusqu'ici soigneusement gardées sous le boisseau, afin de ne pas faire de l'ombre à ces Messieurs.
C'est très agréablement écrit, avec même de l'humour de ci - de là, ce qui est une bien aimable façon de rendre, non pas à César, à nos sœurs savantes ce qui leur appartient.
Marie-Madeleine Arnold ■



"Infini Congo" – "Au rythme de la nature et des peuples"

Angelo Turconi a sillonné le Congo (ex-Zaïre), le pays le plus riche et le plus vaste de l'Afrique, pendant plusieurs décennies. Même quand cela devenait difficile ou dangereux. Il est tombé amoureux de ce pays. Il a photographié – sur le vif – la vie quotidienne des hommes, les paysages, au ras du sol et du haut du ciel; il a voulu fixer d'une façon définitive les images des forêts, du fleuve Congo, des rivières, des cérémonies mystérieuses, des traditions ancestrales, des rites étranges qui bientôt auront disparu devant la civilisation envahissante. Ce sont mille et une prises de vue inoubliables de ce pays et de ses habitants, que ce soit des savanes, de la forêt tropicale ou des collines. Une énorme moisson d'images, trésor dormant au fond d'une armoire qu'Angelo Turconi n'a pas voulu garder pour lui tout seul. On se surprend à regarder ces photos avec nostalgie, avec émotion car elles évoquent un monde disparu, un paradis perdu. Il en a fait un livre époustouflant, admirable, exceptionnel, pour que par lui, la beauté de ce pays soit en quelque sorte préservée et demeure vivante. Lors de la présentation de l'ouvrage à Tervuren il a avoué: "Voir mes photos rassemblées dans ce livre me donne le sentiment que mon travail est achevé".
Isidore Ndaywel, historien et professeur aux universités, a introduit l'ouvrage. George A. Forrest a joué le rôle de mécène. Cela a donné le coup de pouce décisif au projet. Ce dernier déclara que ce "patrimoine culturel" devait être connu et serait ainsi mieux préservé et il souligna qu'il s'agissait de "son pays" après tout.
Images d'Angelo Turconi, photographe italien – Texte écrit par François Neyt, historien d'art connu, qui en apportant des renseignements complémentaires permet au lecteur de mieux se situer sur ce vaste territoire congolais – Edité par Silvana Editoriale à Milan.
(400 pages dont 260 de photographies – textes en français et en anglais - 45 €).
Diane Clavareau-Vandenberghe ■



Vingt Talents d'Ebène

C'est sous cette belle appellation que sont réunis des "talents" belges et congolais qui favorisent les relations d'amitié Belgique - Congo.
A la base de cette initiative hautement significative, on trouve l'Ambassade de la RDC à Bruxelles, la Fédération des Entreprises Congolaises (FEC) et Cedas International dans le but de soutenir des actions de terrain, ici et là-bas, tant sur le plan socio-culturel que de coopération.
"Un vent favorable" nous a apporté la brochure explicative, illustrée et attrayante, qui présente vingt "talents d'ébène", hommes et femmes d'ici et de là-bas, qui, à la tête d'une ONG ou d'une entreprise de coopération au développement – belge ou congolaise – sont responsables d'une association, se sont signalés par des initiatives pertinentes dans le domaine social, culturel ou économique.
Nous ne saurions les citer ici, mais nous invitons vivement nos lecteurs à se rendre sur le site www.synergie-solidaire.be et à se procurer cette brochure qui nous fait découvrir tout un monde d'amitié entre le Congo et la Belgique. Peut-être, quelques "talents" parmi nos membres ou nos amis, pourront se faire connaître à la Fondation Synergie Solidaire qui soutient cette action depuis dix ans.
Marie-Madeleine Arnold ■

"Il existe un rêve qui nous rêve"
Bushman du Kalahari

"Celui qui rame dans le sens du courant, fait rire le crocodile"
Proverbe africain

Appel à nos lecteurs !!

Nous avons grand besoin d'enrichir notre photothèque pour l'illustration des articles qui paraissent dans chaque numéro de MEMOIRES DU CONGO.

Si vous disposez de bons documents et de bonnes photos, merci de prendre contact avec Marie de Schlippe 02 640 41 66 mschlippe@yahoo.fr

Chronique de José Rhodius

"Du Congo de Lumumba au Zaïre de Mobutu"

Jean Kestergat,
Paul Legrain, Bruxelles, 320 p.,1986.

Jean Kestergat, journaliste à La Libre, plus connu sous les initiales de 'J.K.', a rassemblé les articles parus dans le journal en 1985 et 1986.
Couvre 1960 à 1980, 36 chapitres avec une bibliographie des ouvrages édités pendant cette période ainsi qu'une excellente chronologie.
Ce livre fait suite à "Quand le Zaïre s'appelait Congo", décrit dans une précédente édition de Mémoires du Congo.
C'est probablement un des premiers ouvrages de synthèse, par un journaliste, de la fin de la période coloniale et postcoloniale.
Agréable à lire, bien structuré pour des recherches, se veut objectif, avec un certain sens de l'humour.
"J.K." a publié quelques ouvrages sur le Congo, dont un sur André Ryckmans, y est allé en reportage une centaine de fois à partir de 1958, et a participé comme journaliste aux campagnes Kivu et Stanleyville 1964-1967.
Il était membre associé de l'Académie royale des Sciences d' Outremer.
Disponibles à Namur, ou sur internet. ■



"N'allez pas là-bas"

Emile Van Balberghe et Nadine Fettweis, Archives et Musée de la Littérature, Bruxelles 1997, 2 tomes.

Le titre "N'allez pas là-Bas !" évoque le nom du massif du Palabala, près de Matadi, qui fut un calvaire tant pour les porteurs qu'à la construction du chemin de fer (années 1890).
Important, si on veut s'informer de la vie au jour le jour sur le sentier des caravanes avant le chemin de fer Matadi-Léopoldville.■

Le séjour de Charles Warlomont au Congo, 1887-1888, ses écrits - journal et lettres - et leur réception par son frère Max Waller (pseudonyme), un des fondateurs du mouvement littéraire "La Jeune Belgique"

Préface de Jean Stengers.
Ch. Warlomont, fils d'un médecin bruxellois, s'engage au Congo, au service de l'Etat, pour des besoins d'argent.
Il est en charge de l'organisation d'une étape de la route des caravanes et y découvre tous les problèmes que cela pose (recrutement, trouver de la nourriture, etc).
Il note les noms des passagers transitant vers le Haut-Congo, les caisses "alimentaires" alors qu'il trouvait avec peine de quoi manger sur place. Il écrit une centaine de lettres, pour être publiées via son frère dans la presse de Belgique. Ainsi qu'un journal quotidien très détaillé, notamment sur les gens de passage, et qui parfois est assez féroce....
Mais son frère corrige les textes en fonction du "politiquement correct" du moment, à Bruxelles.
Charles Warlomont meurt à Boma, au bout d'une année, à l'âge de trente ans.
Tous ses textes sont ici analysés avec le pourquoi des corrections apportées.
Pleins de notes et de références sur les gens qui sont passés par le sentier des caravanes.
Index avec un millier de noms, endroits, références, biographies. Dont Stanley et Tippo-Tip, rencontrés à Banane et partant vers le Haut, avec 800 porteurs, pour l'expédition "Emin-Pacha". ■

Dans le cadre de l'exposé fait, lors des projections du 15 mars, par Mr Marc Quaghebeur, directeur des Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles, deux livres publiés sous sa direction.

"Cellule fin de siècle" - "Papier Blanc, Encre Noire",

collectif rédigé sous la direction de Mr Quaghebeur, par Emile Van Balberghe, avec la collaboration de Nadine Fettweis et Annick Vilain,
aux Editions LABOR, Bruxelles, 1992, 690 pages (2 tomes)

Ce collectif traite principalement de la littérature congolaise et belge durant la période coloniale et post coloniale.

Notons des articles de :
- J. Stengers : Conrad
- G-H Dumont : Léopold II
- J. Vanderlinden : Simon Dives
- B. Dubois : "Barabara" de Pierre Ryckmans

Et encore : A. Kongolo, Sabine Cornelis, B. Verhaegen, Nziem, Massoz, et d'autres encore…
20 pages d'index qui peuvent vous aider dans vos futures recherches littéraires.
Etait en vente lors de la séance de projection de mars 2011. ■

Rapport du Conseil d'Administration

Assemblée Générale du 21 avril 2011
Activités en 2010

Mesdames et Messieurs, chers membres,

Le rapport du Conseil d'Administration est le reflet de ce que l'équipe des membres effectifs, des administrateurs et du Président ont entrepris et réalisés en 2010, mais il n'est pas exhaustif tant les travaux sont nombreux.

Les commémorations du 50ème anniversaire de l'indépendance de la République Démocratique du Congo nous ont mobilisés tout au long de l'année dernière. Si nous nous sommes, durant des conférences données à l'occasion de cet événement, appuyés sur nos documentaires et témoignages pour relater ce que fut le Congo belge, nous constatons que diverses associations congolaises ont eu recours aussi aux documents engrangés par notre association "Mémoires du Congo".

Nous avons eu le privilège d'être invités par les Directeurs des Départements d'Histoire des Facultés de Philosophie et Lettres de trois universités belges. En effet si l'UROME nous a ouvert les portes de l'ULB, nous avons été sollicités par l'UCL et par les FNDP à Namur. Des contacts ont été noués avec des étudiants de ces facultés pour leurs travaux de fin d'études et ces "africanistes" relèvent la qualité des interventions de nos membres.

Permettez-moi de citer l'une d'entre elles :"La rencontre avec les anciens coloniaux fut mémorable et une belle remise en question de ce que les livres et cours nous apprennent et de l'importance de l'histoire vécue"…

Rappelons-nous aussi l'intérêt du Professeur Rosario Giordano, de l'université de Calabre et spécialiste de l'Afrique, pour nos travaux. Monsieur Giordano dans ses livres "Autour de la Mémoire, La Belgique, le Congo et le Passé Colonial" et "Belges et Italiens du Congo-Kinshasa" (publiés par L' Harmattan Italia) reprenant les témoignages de dix coloniaux belges et italiens, dont entre autres, Mario Spandre et Robert Clavareau, nous permettent de garder la tête haute.

En collaboration avec l'association "Mars et Mercure" nous avons commémoré l'Indépendance, événement important dans l'Histoire du Congo et de la Belgique. Une séance académique a été organisée le 5 octobre 2010 avec pour introduction la diffusion du film "Réalités congolaises" réalisé par notre membre Robert Bodson. L'intervention du Professeur Mathieu Etambala Zana, professeur à la KUL, sur "l'Etat des opinions congolaises" nous a indiqué qu'il y a toujours une place pour les Nokos au Congo.

Notre travail de recueil des témoignages n'est pas terminé et nous avons encore pu engranger de nombreux documents intéressants notamment sur l'œuvre médicale belge.

Parallèlement, les travaux d'analyse et de transcription des enregistrements ont bien avancé et je remercie ici tout particulièrement Nadine Evrard pour l'énorme travail accompli.

2010 fut aussi le renouveau de notre bulletin. L'effort de toute une équipe de rédaction, sous la direction de Marie-Madeleine Arnold, a permis de sortir un périodique haut en couleurs et agréable à lire. La cadence des forums n'a pas faibli, la tenue des projections a continué à attirer de nombreux membres et invités mais il est important de faire connaître ces séances afin de rentabiliser l'amphithéâtre que nous utilisons.

Mesdames, Messieurs, nous osons espérer que ce rapport vous satisfasse et qu'il vous donne confiance en nos futures réalisations. Nous avons besoin de vous compter parmi nos membres actifs pour mener les nombreuses missions qu'il nous reste à accomplir.

Nous remercions chacun d'entre vous et vous invitons à nous rejoindre après cette Assemblée Générale, à la cafétéria du musée pour la traditionnelle moambe : l'apéritif vous est offert !

Paul Vannès



**MÉMOIRES DU CONGO
et du Ruanda-Urundi
Asbl**

Périodique n° 18

Juin 2011

Editeur responsable : P. Vannès
Equipe de rédaction : Marie-Madeleine Arnold, Diane Clavareau, Marie de Schlippe, André de Maere, André Vleurinck
Contact : info@memoiresducongo.be
Maquette et mise en page : New Look Communication



Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

Siège administratif
Av. de l'Hippodrome, 50 – B 1050 Bruxelles
Tél. 00 32 (0)2 649 98 48
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
Site administratif : www.smdc.be
Compte bancaire : ING 310-1773520-58
BIC : BBRUBEBB – IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Georgette Cornelis
Assistante : Andrée Willems

Cotisations 2011
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €

Pour virement depuis l'étranger, veuillez donner à votre banquier les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2011".
Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Changement d'adresse : si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.

Fichiers d'adresse : si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.